

TAL COAT (1905-1985)
Les années de l'envol

Du 24 juin au 29 octobre 2018
prolongée au 26 novembre 2018



Dans la carrière | 1982

Photo Illès Sarkantyu © Fonds Tal Coat – Domaine de Kerguéhennec,
collection départementale du Morbihan, Adagp, 2018

De l'autre côté et cabinet des dessins
Ouvert tous les jours sauf le mardi, de 14 h à 18 h
Entrée libre

TAL COAT (1905-1985)
Les années de l'envol

De l'autre côté

(salles d'exposition temporaire du musée Hébert) et *Cabinet des dessins*

Du 24 juin au 29 octobre 2018
prolongée au 26 novembre 2018

Le musée Hébert de La Tronche organise une exposition consacrée au peintre français Tal Coat (1905-1985), s'attachant à montrer les œuvres des vingt dernières années de sa création (1965-1985) : celles de l'accomplissement, de l'envol. Hors des modes et des sentiers battus, quoique paraissant abstraite, son œuvre se nourrit d'une observation attentive de la nature. Les toiles dans une palette restreinte aux tonalités souvent délicates offrent aux regards leur pâte épaisse, allusive d'une réalité indicible. Elles révèlent l'accord silencieux entre la matière de ses tableaux et les phénomènes naturels, ouvrant ainsi le champ coloré à une poétique de l'espace.

Du 24 juin au 29 octobre 2018
prolongée au 26 novembre 2018

TAL COAT (1905-1985)
Les années de l'envol

De l'autre côté, salles d'exposition temporaire du musée Hébert

Autoportraits
Cabinet des dessins

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 14 h à 18 h
Un catalogue est édité pour l'occasion
40 pages – quadri recto / verso – cousu – 20 €
En vente dans les librairies des musées départementaux

INTRODUCTION

*« Je ne suis pas devant la nature, je suis dedans...
Être là dans ce qui ne cesse de venir.
Cette présence seule importe. »
Tal Coat*

Après une année 2017 consacrée au peintre Tal Coat (des rencontres au centre Pierre Tal Coat-domaine de Kerguéhennec, un colloque à Cerisy-la-Salle et l'importante rétrospective présentée au musée Granet d'Aix-en-Provence), le musée Hébert a choisi de montrer les œuvres des vingt dernières années de sa création, correspondant aux années de l'envol et marquant l'accomplissement de sa longue carrière d'artiste.

Né à Clohars-Carnoët (Finistère, France) en 1905, Pierre Jacob a choisi le pseudonyme de Tal Coat (« front de bois » en breton) pour éviter toute confusion avec son compatriote le poète Max Jacob. Ce fils de pêcheur devient d'abord apprenti forgeron, puis clerc de notaire, mouleur et peintre céramiste, avant de fréquenter l'académie de la Grande-Chaumière entre 1924 et 1926.

À ses débuts parisiens, le jeune peintre se consacre aux portraits et aux natures mortes. Il se lie avec les artistes de Montparnasse, notamment les frères Giacometti. En 1936, Tal Coat rencontre Picasso et peint la série des *Massacres* en réaction aux horreurs de la guerre d'Espagne. Il s'installe en 1940 à Aix-en-Provence où se sont réfugiés de nombreux artistes. Il découvre les paysages colorés du Sud. Revenu un temps à Paris, il retourne en 1946 à Aix, vivant au Château noir, face à la montagne Sainte-Victoire. Il fait connaissance avec André Masson, Nicolas de Staël, Alexandre Calder, l'architecte Fernand Pouillon. Cette période, jusqu'en 1959, entrecoupée de séjours parisiens, marque une transition avec des suites comme les *Aquariums* (1946), les *Cascades* (1947-1948), et prélude à une conception nouvelle du paysage. Abandonnant les couleurs vives et la géométrie, le peintre évolue vers une certaine forme d'abstraction et un dépouillement progressif de l'accidentel au profit d'une présence allusive de signes, de traces. Venu du réel, il tend de plus en plus à une vision élémentaire et macroscopique de la nature.

L'exposition s'ouvre avec *Ponctué*, une œuvre de 1966-1968. Tal Coat est installé depuis 1961 dans une ancienne chartreuse, à Dormont, dans le Vexin normand. La maladie de sa femme Xavière, qui meurt en 1970, puis une artérite, contraignent alors ce grand marcheur à rétrécir son territoire. Il retrouvera dans son vaste atelier la mémoire des paysages arpentés. Il broie lui-même ses couleurs pour obtenir une texture qui rend les variations lumineuses, joue sur la transparence des superpositions de couches et varie les temps de séchage. Ses peintures de petit format sur carton, sur bois ou sur pierre, souvent annotées au dos, constituent autant d'essais pour fixer la lumière.

« Plus obstinément que jamais, de 1970 à sa mort, Tal Coat a cherché à surprendre la lumière, non pas celle dont les éclats se brisent entre les choses, mais celle qui émane d'elles comme d'une présence qui éclaire », écrira le philosophe Henri Maldiney. Ses toiles, à l'apparente monochromie, s'affirment de plus en plus denses, ponctuées de griffures et d'aspérités alors que transparence ou opacité, matité ou luisance de la couche picturale laissent s'épanouir la couleur-lumière. Avec une palette restreinte à des tonalités souvent

déliçates et à une pâte parfois épaisse, elles accrochent le regard. Elles révèlent l'accord silencieux entre la matière de ses tableaux et les phénomènes naturels, ouvrant ainsi le champ coloré à une poétique de l'espace. Les années passant, lavis et aquarelles, souvent réalisés au cours de ses promenades, occuperont une place prépondérante dans son travail, restituant ses impressions fugitives devant le paysage. Durant cette période, il a livré lui-même ses réflexions sur la peinture et a engagé un dialogue fertile avec de nombreux écrivains, ainsi qu'avec les poètes André du Bouchet et Philippe Jaccottet, Henri Maldiney, puis Jean-Pascal Léger. Ces échanges ont donné lieu à de nombreux textes, publications et livres d'artistes, dont *Almanach* (1971, galerie Bénador), *Laisses* (1975, Françoise Simecek) ou *Sous le linteau en forme de joug* (1978, Françoise Simecek) avec André du Bouchet, présentés dans l'exposition.

Les autoportraits, dessinés ou peints, ont ponctué toute sa vie de peintre. Comme Rembrandt, Poussin, Chardin, Bonnard, il s'est attaché à scruter les effets du temps sur son visage dans un style personnel et original. Une quête qu'il poursuit même lorsqu'il est immobilisé dans sa chambre d'hôpital en 1975. Ces dessins, tous issus de la même collection privée, témoignent de l'acuité de son regard et sont présentés dans une autre partie du musée.

Pierre Tal Coat ne se réclamait d'aucune école, n'appartenait à aucun groupe. Hors des sentiers battus, bien que paraissant abstraite, son œuvre, qui s'est nourrie d'une rencontre avec la nature, a parfois déconcerté. Malgré de nombreuses expositions, en France (Galerie de France, galerie Maeght, galerie Clivages, etc.), et à l'étranger, au Japon en 1974 où il représente l'État français, à New York, etc., une rétrospective au Grand Palais, à Paris, en 1976, il a connu une période d'oubli. Après son décès à Dormont en 1985, de nombreuses manifestations et de nouvelles publications ou rééditions consacrées à son œuvre, notamment au cours de ces dernières années, ont permis au public de redécouvrir un peintre majeur du XX^e siècle.

Laurence Huault-Nesme
Directrice du musée Hébert

FAIRE ŒUVRE UTILE

Ce court texte a pour objet de raconter l'origine d'une collection, celle constituée depuis une dizaine d'années par une collectivité, le Département du Morbihan, en Bretagne, région d'origine de Pierre Tal Coat, ou, plus encore, d'un projet. En un mot, une histoire de rencontres et d'engagements, dont l'élément déclencheur fut la disparition, au printemps 2006, d'environ un millier d'œuvres dans un incendie.

Quelques semaines plus tard, au terme d'une journée en mémoire de l'artiste, prévue de longue date et maintenue malgré ce dramatique évènement, sa fille, Pierrette Demolon Tal Coat, vint me trouver pour me demander de reprendre un projet que je lui avais soumis une dizaine d'années plus tôt : faire, en Bretagne, ce que j'appelais alors une fondation Tal Coat.

Pourquoi la Bretagne ? En effet, Tal Coat quitte sa région au sortir de l'adolescence et n'y reviendra jamais s'y installer définitivement, malgré son profond attachement : « Toute mon enfance a été marquée par la présence de la culture bretonne, par un espace réglé par les pierres levées » (entretien avec Raoul-Jean Moulin). Et quand on le questionne, en 1976, lors de sa rétrospective au Grand Palais, sur les origines de son inspiration, Tal Coat répond aussitôt : « Le contexte gaélique, la pierre et la forêt, l'âme celte » (Jean Leymarie, Tal Coat, éditions Skira, Genève, 1992).

La fondation aurait pu aussi s'installer sur les hauteurs d'Aix-en-Provence, où l'artiste vécut de nombreuses années, là même où s'opéra un tournant décisif dans son œuvre : « Il s'agit de détruire toute connaissance a priori et de faire des expériences personnelles qui, seules, comptent » (entretien avec Raymond Cogniat, dans *Formes et couleurs*, n° 3-4, Lausanne, 1945). Elle aurait pu également prendre place dans les environs de Vernon, dans la vallée de la Seine, non loin de Giverny, dans la chartreuse où Tal Coat décida de passer le dernier quart de sa vie pour accomplir pleinement son œuvre.

Mais la Bretagne est une région fortement attachée à son patrimoine et à ses artistes, aussi manifester à cet endroit la présence d'un œuvre marquant de la seconde moitié du XXe siècle me semblait-il presque naturel.

Le projet, soutenu par sa fille et par la dernière compagne de l'artiste, Françoise Simecek, qui allait bientôt faire don de nombreuses œuvres, était de ne surtout pas faire de ce lieu un mausolée mais de créer les conditions d'une ouverture maximale –« l'ouvert », ce terme si cher à Tal Coat – et notamment à travers le regard renouvelé de nos contemporains artistes, historiens d'art, critiques, écrivains...

Comme ce fut le cas ces dernières années avec une création musicale de Baptiste Boiron lors des premières Rencontres Tal Coat au printemps 2011 ou, plus récemment, avec le très beau film d'Illés Sarkantyú, Tal Coat, le ciel n'est pas distinct de la terre (présenté dans l'exposition au musée Hébert) et, toujours, le regard des artistes, comme celui porté sur le fonds d'art graphique par Nicolas Chatelain qui avait fait, en peintre, des choix et une présentation qu'aucun conservateur ou historien d'art ne se serait autorisé...

Il fallait donc trouver davantage qu'un espace, un environnement ; un lieu en lien avec la nature – « Presque tout mon monde gravite autour de la pierre et de la terre » (entretien avec Yvon Taillandier dans La Galerie des Arts, décembre 1964) – et inscrit dans le « vivant » – autre terme cher à Tal Coat – de la création contemporaine et du mouvement qui l'accompagne. Et c'est cela que le Département du Morbihan nous proposa alors avec le Domaine de Kerguéhennec, lieu de patrimoine, architectural et paysager, et de création – parc de sculptures et centre d'art ; un lieu de création à travers son intense activité d'accueil d'artistes en résidence. Et rien ne me fait plus plaisir qu'un jeune artiste en résidence venant me trouver pour me parler, encore sous le choc de la rencontre, de sa découverte de l'œuvre de Tal Coat...

En dix ans, un fonds de plus d'un millier d'œuvres a été réuni, par voie de dons ou d'acquisitions. La collection, comme en témoigne l'exposition au musée Hébert, a vocation à circuler et le Département du Morbihan est soucieux d'en donner l'accès le plus large, sur le site même, sur le territoire départemental ou breton, et partout ailleurs. Ainsi, une vingtaine d'œuvres fut récemment prêtée au musée Granet d'Aix-en-Provence pour la rétrospective consacrée à Tal Coat et une importante exposition sera présentée l'an prochain au musée de Pont-Aven, essentiellement à partir des œuvres de la collection morbihannaise, pour ce qui sera le grand retour de Tal Coat sur ses terres de naissance quasiment un siècle après son départ...

Chaque exposition, sur site ou hors les murs, est l'occasion d'une relecture et de nouveaux liens, avec d'autres collections, d'autres territoires, d'autres regards... Dans l'exposition présentée au musée Hébert, nous avons fait le choix, avec Laurence Huault-Nesme, directrice du musée, et Angélique Rollo-Hamon, chargée de la collection, de nous concentrer sur les œuvres de la fin, celle de la pleine expression ou réalisation. Il y sera donné à voir la quintessence de l'œuvre, sa part la plus avancée, la plus ardue aussi peut-être, la peinture dans ce qu'elle a de plus irréductible, irracontable, miraculeux...

L'invitation qui est faite aux visiteurs est celle d'une expérience du réel de l'œuvre, de l'art, sans fard, et d'une immersion profonde dans la sensation première, fraîche, vivifiante, d'un œuvre qui s'épanouit à la fin d'un long cheminement. Ces dernières années pourraient être considérées comme celles de la maturité mais le terme me semble inapproprié tant la profonde jeunesse de l'œuvre et de l'artiste s'y manifeste. C'est la période de « l'ouverture », pour reprendre le titre du dernier chapitre de la monographie de Jean Leymarie. L'une des dernières peintures de Tal Coat, présentée dans l'exposition, ne s'intitule-t-elle pas *Matin* ?

Olivier Delavallade,
mai 2018

TAL COAT, UNE PEINTURE DU PARADOXE

« Comme dans la pierre fendue, la beauté est au fond d'une blessure. »¹

Edmond Jabès

Il semble que tout ait été dit sur l'œuvre de Tal Coat. De grands écrivains, poètes et philosophes, tels Henri Maldiney et André du Bouchet, ont merveilleusement écrit sur cette peinture. Or, comme pour toute grande œuvre, les mots, tous les mots – sans omettre ceux ici présents – sont toujours en deçà de ce qu'offre son énigmatique et silencieuse présence. Son mystère résiste à toute parole, persiste, et peut-être même continue à grandir jour après jour. Tal Coat fait partie de ces chercheurs de l'impossible pour lesquels la quête picturale lance un défi aux mots : peindre ce qui ne peut se dire.

Le spectateur reste sans voix devant la découverte de ce qui n'a jamais été exprimé autrement et ailleurs que dans cette peinture-là, singulière, unique, tout particulièrement dans les œuvres finales, des vingt dernières années, ici exposées. Avec le temps, le regard du peintre semble s'être décanté, épuré, pour chercher, ou retrouver l'innocence, la nudité du premier regard sur le monde. Sur un monde non encore ainsi perçu, voire inconnu, inaccessible, ou à jamais perdu. Mais alors, comme le suggère Maldiney, « *que cette* ² *perdition soit le premier moment de l'art* ».

Quelque chose s'inaugure là, dans l'enfance du regard sur l'enfance du monde, dans ces étendues faussement monochromes, jamais enfermées dans les limites physiques du tableau. « *Un tableau de Tal Coat n'est pas un objet, c'est une action.* »³ Cette peinture est un verbe toujours conjugué au présent. Peinture qui s'illimite et s'inachève à jamais, toujours inchoative. Bien après la disparition du peintre, tel un corps vivant en perpétuelle gestation, elle continue à vivre son chemin de création, dans sa profondeur organique, dans l'alluvion fertile de la sève picturale, le limon se faisant humus.

« *Je rejoins la boue* », affirmait Tal Coat. Rejoignait-il la boue primordiale en sa germinative mouvance, la boue du ciel se confondant avec l'azur de la terre ?

Que chaque tableau soit une aube qui se lève, un éveil sur les premiers matins du monde et de l'être. Comme si le geste du peintre était lui-même créateur d'univers, inventeur d'une cosmographie, ce qui fait dire au philosophe : « *Le sens pictural ne fait qu'un* »⁴ *avec le sens cosmique.* »

Bien qu'elle soit toujours en lien originel avec la nature – visage ou paysage, c'est tout un – cette peinture arpente avec son créateur-pèlerin des terres inexplorées, sans anecdote géographique et sans identité reconnaissable. Et, comme tout explorateur à l'affût, la découverte ne se fait qu'au prix d'une infinie patience. Parfois même pour un seul tableau la quête peut se poursuivre sur plusieurs années, voire plus encore, sans fin programmée...

¹ Edmond Jabès, *Ça suit son cours*, éditions Fata Morgana, 1975.

² Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, éditions L'Âge d'homme, 1973.

³ Henri Maldiney, *Aux déserts que l'histoire accable*, éditions Deyrolle, 1996.

⁴ Henri Maldiney, *Aux déserts que l'histoire accable*, éditions Deyrolle, 1996.

« Questionner, c'est pouvoir attendre même une vie entière. »⁵ Savoir attendre, c'est savoir atteindre. Attendre, atteindre le « moment apparitionnel »⁶, moment du « surgissement » ou du « saisissement », termes si souvent employés par Tal Coat lui-même. Moment improbable et fragile où l'instantané rejoint le fond des âges. Moment où le sous-venir et le sur-venir ne font plus qu'un. Le peintre donne progressivement vie au tableau, va à la recherche de sa lumière, par des ajouts successifs de pâte. Avec sa prose poétique si particulière, Tal Coat lui-même a fort bien décrit ce phénomène singulier, inversement érosif :

« Aller par les fonds, les faire ressurgir, les faire venir au jour, de même qu'enfoncer, ensevelir ce qui était de jour sans que trace en soit perdue. »⁷

Ou encore :

« Tout est suspendu / et les lointains sont proches. »⁸

« Comment concilier et la fulgurance et la venue des lointains profonds, les lents dépôts millénaires et le surgissement de la rencontre / et pourtant dans l'infime de l'instant tout entrevu faire oublier le temps de l'amas, du détour, du repli et n'être que le seul instant ! »⁹

La profondeur n'est pas ici de perspective traditionnelle, la verticalité n'est pas non plus là où on pourrait le croire. La profondeur et la verticalité épousent l'horizontale étendue. Elles se sont ici confondues, et intériorisées dans la montée séminale de l'énergie lumineuse issue de la couche colorée, qu'elle soit épaisse et dense comme dans les peintures à l'huile sur toutes sortes de supports, ou mince et transparente comme dans les lavis, encres et aquarelles sur papier. C'est « l'émergence aérienne de la profondeur »¹⁰ dans ce « gonflement » de l'espace qu'évoque si souvent Tal Coat. Le ciel est dans la terre, la terre dans le ciel.

Ce n'est pas la moindre force de cette œuvre que de soutenir un triple paradoxe : faire monter la lumière des profondeurs par un geste d'ensevelissement, faire coexister l'étendue et sa blessure dans le même instant de révélation, faire éclore l'immémorial dans l'éclair. Mais aussi maintenir l'existence souterraine de plusieurs strates colorées sous l'affleurement d'une apparente monochromie. Étrange tension dialectique entre voilement et dévoilement, opacité et transparence, gisement et surgissement, enfouissement et émergence, permanence et éphémère...

Cette recherche fut celle de toute une vie, pour accéder les dernières années au seuil suprême du dépouillement, à cet excès de simplicité propre aux grandes œuvres. « Le cercle des choses doit se restreindre et s'anéantir pour que celui de la nudité, élargi, dilaté, embrasse l'infini. »¹¹ Pour atteindre, dans la contemplation et l'éblouissement de la pure

⁵ Heidegger cité par Jabès, *Ça suit son cours*.

⁶ Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, éditions L'Âge d'homme, 1973.

⁷ Tal Coat, lettre à Françoise Simecek, catalogue de l'exposition Tal Coat, Hôtel des arts de Toulon, 2006.

⁸ Tal Coat, *Traverse d'un Plateau*.

⁹ Tal Coat, *Derrière le miroir*, n° 199, octobre 1972.

¹⁰ Henri Maldiney, *Aux déserts que l'histoire accable*, éditions Deyrolle, 1996.

¹¹ Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des béguines*, éditions du Seuil, 1954.

présence, « *en ce rien, le tout* ». ¹²

Alice Baxter

LES AUTO-TRAITS DESSINÉS DE TAL COAT

Une sismographie de l'extrême

Dans la grande tradition de la peinture occidentale, tout au long de son parcours, Tal Coat a réalisé de nombreux autoportraits, peints, mais aussi dessinés. Avec toutes sortes d'outils, de techniques, et sur toutes sortes de supports, parfois même sur des feuilles quadrillées de cahiers d'écolier...

Ni narcissique, ni autobiographique, dans cette recherche Tal Coat interroge son visage comme il le ferait d'un paysage. Le visage peut alors se faire plaine, montagne ou rocher. Il devient une terre élémentaire, primordiale, habitée de remous, de vagues et de multiples tensions. C'est la nature même du vivant, dans la dynamique interne structurant et animant l'expression du visage, qui sollicite l'attention du peintre.

Curieusement le même mot s'utilise pour les « traits » de crayon et les « traits » du visage. Ici, dans leur fusion, ces traits ne cherchent pas coûte que coûte la ressemblance, ils *ne décrivent pas, ils inscrivent dans leur sillon l'énergie dont ils sont porteurs, les signes à la mine de plomb indiquent des directions, détectent et captent des forces et des mouvements, détruisent et reconstruisent mais ne perdent pas la tête*. Ces propos de Frédéric Benrath sont un bel hommage d'un peintre à un autre peintre. Incisif, nerveux, rétif, le tracé s'insurge, court, bondit, se griffe et se rature elle-même. Cette violente sismographie volcanique, sous la pulsion d'un souffle intérieur, laisse largement entrer le blanc du papier comme source vive de lumière irradiant tout, *dans la pointe extrême du surgissement, blancheur gardée*, en dit Tal Coat. Une tornade balaie l'espace, laissant écorchées vives sur le papier ses traces d'encre ou de graphite.

Dans ces autoportraits dessinés, bien que transparaisse une grande solitude, et quelque chose proche de la déchirure, voire du déchirement, il n'en reste pas moins que la présence de Tal Coat peintre et poète s'y affirme, altière, envers et contre tout, comme celle d'un homme debout.

Alice Baxter

¹² Tal Coat, *Vers ce qui fut est ma raison profonde de vivre*, 1985.

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE



Dans la carrière | 1982

Photo Illès Sarkantyu © Fonds Tal Coat –
Domaine de Kerguéhennec,
collection départementale du Morbihan,
Adagp, 2018



Du côté de la Drôme | 1979

Photo Illès Sarkantyu
© Fonds Tal Coat – Domaine de
Kerguéhennec,
collection départementale du
Morbihan, Adagp, 2018



Composition, années 1970

Photo Illès Sarkantyu
© Fonds Tal Coat – Domaine de
Kerguéhennec,
collection départementale du
Morbihan, Adagp, 2018



Autoportrait | 1982

Photo Illès Sarkantyu
© Fonds Tal Coat – Domaine de
Kerguéhennec,
collection départementale du
Morbihan, Adagp, 2018

INFORMATIONS PRATIQUES

Musée Hébert
Chemin Hébert, 38700 La Tronche / Grenoble

Téléphone accueil : 04 76 42 97 35

Fax : 04 76 42 97 37

Courriel : musee-hebert@isere.fr

Site : www.musee-hebert.fr

Musée et parc ouverts tous les jours sauf le mardi, **de 10h à 18h**

Jusqu'à 19 h les dimanches du 1^{er} juin au 30 septembre inclus.

De l'autre côté (salles d'exposition temporaire) ouvert tous les jours sauf le mardi, **de 14 h à 18 h**, et jusqu'à 19 h les dimanches du 1^{er} juin au 30 septembre inclus.

Fermeture de l'ensemble du site les 1^{er} janvier, 1^{er} mai et le 25 décembre.

Entrée gratuite.

Visites commentées sur demande.

Visite-conférence gratuite le 1^{er} dimanche du mois à 15 h 30.

Le musée a reçu en 2004 le label « Jardin remarquable » et en 2012 le label « Maison des illustres » créés par le ministère de la Culture et de la Communication.

Accès : À 2 km de Grenoble par la D512.

Autoroute Paris-Grenoble (A48) et Valence-Grenoble (A49), sortie Grenoble-Bastille, suivre quai rive gauche/CHU La Tronche.

À Grenoble, tramway ligne B, station La Tronche-hôpital, puis autobus 13 arrêt Musée Hébert.

Contacts presse : 04 76 42 46 12

Laurence Huault-Nesme, directrice (laurence.huault-nesme@isere.fr) – 04 76 42 46 12

Catherine Sirel, chargée de la communication (catherine.sirel@isere.fr) – 04 76 42 97 34



Le musée Hébert appartient au réseau des dix musées départementaux. C'est un service culturel du Département de l'Isère